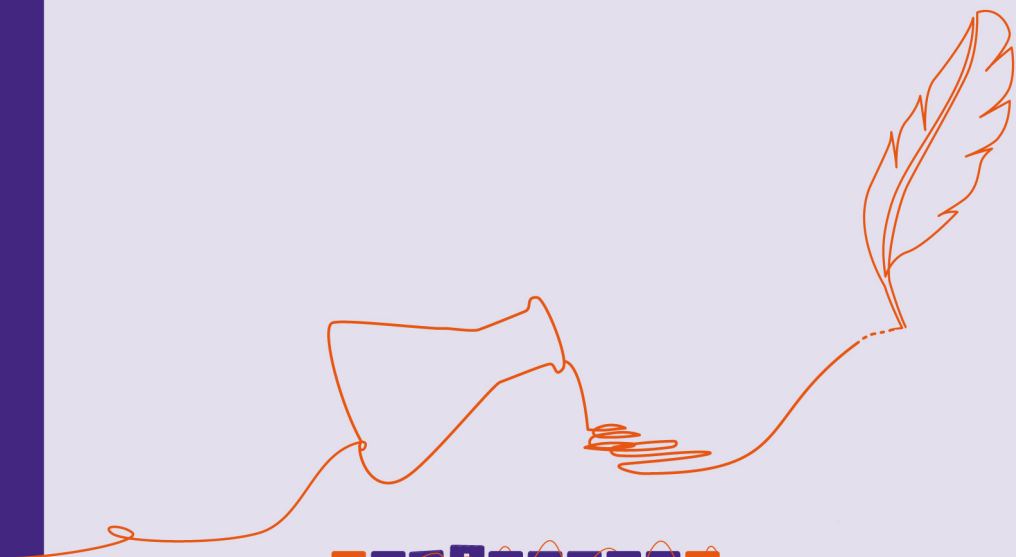


SOPHIE BEAUREPAIRE

L'OMBRE DES POSSIBLES

ROMAN



INDIGRAPHE
Edition inspirante

Indigraphe
L'édition inspirante
32 chemin de la Roche – 31390 Carbonne
www.indigraphe.fr
Achevé d'imprimer : octobre 2020 chez CPI
Dépôt légal : novembre 2020
ISBN : 978-2-38080-006-7
N° d'impression :

SOPHIE BEAUREPAIRE

L'OMBRE DES
POSSIBLES

ROMAN

Ce récit est une œuvre de pure fiction. Par conséquent, toute ressemblance avec des situations réelles ou avec des personnes existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

SOPHIE BEAUREPAIRE

L'OMBRE DES
POSSIBLES

ROMAN

« Ce qui ne vient pas à la conscience
revient sous forme de destin. »

Carl Gustav JUNG

« Il n'y a pas de lumière sans ombre
et pas de totalité psychique sans imperfection. »

Carl Gustav JUNG

CHAPITRE I

PEUR DE MON OMBRE

Octobre 2014, Nantes

Je pars, courant à perdre haleine, mon sac de montagne à demi vide ballottant dans mon dos.

Le point de rendez-vous est là, de l'autre côté de cette rue que je n'aurais jamais pu imaginer devenir le théâtre de ce moment improbable de mon parcours. Stoppée net dans mon élan, j'interromps ma course anarchique au bord du trottoir. Regards à gauche, puis à droite. Le poids des habitudes ! Je traverse pour aller m'immobiliser devant un bâtiment blanc, presque immaculé, ressortant dans le noir de la nuit. Quelques marches encore et je ne m'assieds pas, je m'effondre, me cachant dans le renforcement de ce hall d'immeuble. Ma tête vient se poser contre le verre froid de la porte, mes yeux se ferment, effaçant cette nuit sans fin qui semble vouloir m'avaler.

Je voudrais disparaître. Ne plus exister. Ne pas être là, ici, maintenant, prête à bondir dès que le taxi tournera au coin de la rue. Je voudrais ne pas en être arrivée là, à partir, dans la nuit, sans comprendre ce qui m'a amenée jusque-là. Je

voudrais ne plus pleurer, ne plus faire pleurer. Je voudrais ne plus vivre. Et ne pas avoir donné la vie...

Alors, je pars. Et j'ai peur. Comme souvent. La plupart du temps, en fait. De ce que je ne connais pas. Et de ce que je connais, aussi. De ce que je n'aime pas. Et puis, de ce que j'aime déjà. Parce que je pourrais trop l'aimer, le perdre, ou le gâcher. De ce que je pourrais aimer, également, pour les mêmes raisons. Enfin, s'il n'y avait pas la peur de goûter. La peur d'oser. La peur de vivre. Peut-être.

J'ai peur. À cause des risques, ceux que je mesure, ceux que j'imagine, et de tous les autres. À cause de tout ce qui m'échappe, que je ne sais pas, que je ne peux pas savoir, pas prévoir ou anticiper.

Voilà, j'ai peur, de tout. Vraiment. Et aujourd'hui, j'ai peur de moi. Et c'est nouveau. Je n'y avais même jamais songé. Et la nouveauté m'effraie. Aussi. Encore. Forcément.

Face aux heures qui viennent, je pense, le ventre et la gorge noués, à tout ce qui m'attend entre ici maintenant et là-bas ce soir. Entre ces deux points de l'espace, physique, temporel et psychique, il y a tout ce que j'entrevois, et qui me semble déjà insurmontable, et tout ce que je ne conçois pas. Et comme je ne sais rien de l'endroit où je vais ni de ce qui me pousse et m'attend là-bas, la liste de ce qui m'inquiète s'allonge encore un peu plus.

Je ne connais rien de cet univers que je traverse cette nuit. Habituellement, il n'y a rien que je n'imagine pas, rien à quoi je ne me sois déjà préparée. Rien que je fasse sans l'avoir réfléchi, pesé, construit, analysé. Mais là, aujourd'hui, pour la première fois, je suis incapable d'expliquer ce qui justifie que je sois là, à cette heure avancée de la nuit, attendant une voiture que je ne connais pas, en partance pour un lieu dont je ne sais ni écrire le nom ni marquer d'un point sur la carte du monde.

Habituellement, je réfléchis à tout, mon cerveau gauche dirigeant consciencieusement ma vie. Et jusqu'ici, ni mon

cœur ni mon cerveau droit ne s'étaient interposés dans la gouvernance de ce tyran. En moi et autour de moi, tout était agencé, cadencé, anticipé.

Je n'ai rien d'une psychorigide. Enfin, je ne crois pas. Je m'adapte sans effort. Je me suis jusqu'ici relevée sans trop d'égratignures. Donc non, pas psychorigide. Efficiente. Mot certes galvaudé, mais tellement adapté si on l'applique à ma psychologie quotidienne, perpétuellement en recherche de la meilleure solution, du meilleur compromis, du choix le plus adapté, le plus rapide, le plus efficace, pour tout le monde, au vu des ressources, du temps et de l'énergie disponibles. Celui qui satisfera au mieux toutes les parties concernées, qui épargnera à tout un chacun les soucis, les doutes, les errances, les pertes d'envie, les souffrances. Je rationalise. Je projette. Je protège. Surtout. Ceux qui me sont chers. Mais les autres aussi. Rien n'est plus important pour moi que de concevoir une existence sans douleur. Sans peur. On y revient. Je tire les ficelles, les miennes et celles de ceux qui partagent ou croisent ma route. Un instant ou durablement. Jusqu'à ces derniers mois, cette logique suffisait à mon équilibre. Du moins le croyais-je...

J'ai toujours su que l'on ne pouvait pas tout prévoir. Tout réussir. Mais j'étais, jusqu'à aujourd'hui, de ceux qui cherchent à mettre la réalité sous contrôle, préparant les armes et les plans B pour parer aux imprévus, aux intempéries de la vie. Peu de place dans tout ça pour l'improvisation. Il me semblait que c'était un luxe, réservé à certains d'entre nous, dotés d'une confiance hors norme, conscients d'être capables de tenir la barre, par tous les temps. Je ne me sentais pas de ceux-là, je ne me sentais pas si forte. J'étudiais la météo et ne sortais que sous un ciel radieux ou sur un navire sûr, épaulée par un équipage conséquent, adéquat.

Mais là... que fais-je seule au milieu de cette tempête ? Pourquoi être sortie par un temps pareil ? Que fais-je là, dans

la nuit, zigzaguant dans les petites rues de ce quartier qui ne me connaît que de jour, tentant de rattraper, fuir ou semer je ne sais quel fantôme ?

À moins qu'il ne s'agisse d'une ombre.

Le bruit d'un moteur me tire de mes pensées. Mon taxi ! Pile à l'heure, il est 4 h 15. Une grosse voiture, grise, vitres teintées, s'arrête devant moi. Lorsque la vitre descend, je vois apparaître une femme derrière le volant. Je me découvre surprise. Rassurée aussi. C'est idiot. Elle me sourit. Elle est habituée à l'étonnement provoqué par ce visage si doux derrière les vitres noires de cette voiture de mafieux.

— L'aéroport, c'est bien ça ?

— Oui, s'il vous plaît.

Je m'installe à l'arrière. Sièges en faux cuir. Un sapin jaune se balance au rétroviseur. Parfum chimique des voitures de mon enfance. Dépassé. La voiture démarre. Une musique douce flotte, m'enveloppe. Une chanson que je connais. Une chanson anodine, pour beaucoup. Dépassée elle aussi. Un vieux titre que l'on connaît tous, et qui n'évoque pas grand-chose pour la plupart. Une chanson de Cabrel, triste pour moi. « Puisqu'on ne vivra jamais tous les deux... » Ironie. Ou hasard à la con ! Mes ongles essaient de s'accrocher au fauteuil, comme pour retenir les larmes qui menacent de s'échapper. Je me sens vide. Vidée. Je jette un œil en arrière. Rien. Le noir de la nuit. Encore une fois, ma peur n'avait aucune raison d'être.

Il n'est pas tout à fait cinq heures. Le taxi s'arrête devant le hall de l'aéroport Nantes Atlantique. Je paie, descends et entre dans le grand hall dont la lumière m'aveugle, me bouscule, me sort de ma torpeur, m'obligeant à admettre que ce n'est pas un rêve. Pas un cauchemar non plus. Je me retourne. Le taxi est déjà parti. Elle a gardé le silence durant tout le trajet. Pas une question, à peine un regard, bienveillant. Sans curiosité, sans voyeurisme. Une attention d'une femme à une autre.

J'avance, comme guidée par une main invisible, au milieu de cet aéroport endormi. Je m'arrête au pied du tableau d'affichage. Mais comment en suis-je arrivée là ? Comment passe-t-on d'une existence simple, jolie, à cette nuit absurde ?

J'ai peur.

Pour oublier la boule qui grossit au creux de moi jusqu'à m'asphyxier, je me concentre sur mon voyage. L'immense panneau lumineux liste les départs. Mon vol pour Paris décollera à sept heures tapantes. Correspondance ensuite pour l'Islande. Fin du parcours balisé. Après, je ne sais plus rien.

Je m'arrête là, plantée au milieu des comptoirs d'enregistrement, des quelques hôtesses concentrées sur leurs écrans et des rares voyageurs qui semblent aussi égarés que moi. Je ferme les paupières. Je tremble comme une feuille. J'inspire lentement. Puis j'expire doucement, pour repousser aussi loin que possible les idées sombres qui se bousculent à l'entrée de mon cœur. Tâchant de faire abstraction, pour quelques minutes au moins, de ce qui m'a poussée jusqu'ici, j'inspire encore. Je laisse ma destination, cet ailleurs qui m'appelle impérieusement, m'envahir. Je laisse venir à moi les images, les paysages, les lumières. Le silence. Puis le bruit de l'eau. Le clapotis de la mer sur la plage. L'écoulement de l'eau entre les galets, se frayant un chemin pour rejoindre l'océan. Le grondement des cascades, immense. Le fracas des vagues contre les falaises noires. Le tintement des gouttelettes sur la capuche d'un manteau. Le crissement sourd de la neige sous les pas. Le craquement de la glace qui se fend... J'expire, légèrement, comme pour ralentir, retenir ce temps qui m'échappe au point de m'avoir amenée ici, presque malgré moi. Mes yeux veulent s'ouvrir mais je ne suis pas encore prête. Pas tout à fait. J'inspire encore, plus fort, plus longuement. Je me vois, là-bas, au pied de mon église de pierre, d'eau et de lumière. Je me sens mieux...

En soufflant une dernière fois, oubliant le lieu et

l'étrangeté de ma situation, figée au milieu de ce hall public, les yeux toujours clos et respirant comme en plein cours de yoga, j'écoute battre mon cœur, mon sang ; la vie qui s'écoule. Quelque part au fond de moi, je ressens une nouvelle fois deux forces s'affronter. Rien qui ait de lien avec nos dichotomies habituelles. Le bien contre le mal. Le juste contre le partial. Le vrai contre le faux. Le beau contre le laid. L'acceptable contre l'inadmissible. Non. Deux forces de vie. Aussi respectables l'une que l'autre. Tellement défendables. Chacune disposant d'arguments si forts, si vrais. Si beaux. L'une cherchant à protéger les lignes établies de ma vie, à défendre le construit, l'acquis, le cœur des autres et la sécurité du mien. L'autre libérant peu à peu ce que je tais, aux autres et à moi-même. Ce que je m'interdis, pour des raisons auxquelles je n'accède pas. Pas encore. Tout ce que je ne sais pas voir, dire, rêver, réclamer et qui, pourtant, vit en moi, exigeant aujourd'hui le droit d'exister.

Je pressens que ce qui se joue là, aux confins de mon être, est au-delà de ma volonté, inaccessible à ma conscience, à mes tentatives de contrôle. Aussi paradoxal que ça puisse paraître, je comprends subitement qu'en prenant la décision de partir, de laisser parler l'évidence, j'ai choisi de perdre le contrôle. De laisser s'exprimer cette pulsion qui vit là, sous cloche depuis tant d'années.

J'ouvre enfin les yeux, lentement, sur ce lieu et ce que je pars chercher. Le droit de lâcher prise. Et de le faire sciemment... Quel paradoxe ! Le droit de ne plus tout maîtriser, de laisser advenir ce qui doit arriver, quelles qu'en soient la nature et les conséquences, pour moi et les autres. Tous les autres.

J'avance vers le comptoir d'enregistrement d'Air France. Quelques personnes attendent déjà. Mais le comptoir est vide. Je me place dans la file. Je sors mes papiers d'identité et le morceau d'enveloppe sur lequel j'ai griffonné le numéro de ma réservation cette nuit. Je me revois, dans le noir, la main

tremblante, enregistrant mon billet. Je n'ai pas réfléchi. J'ai validé. Le premier départ. Pour ne pas avoir le temps, le droit, de reculer.

La peur revient. Plus forte, piquante, parce que malgré tous mes efforts, mon esprit repart vers eux. L'impact de mon départ sur mes enfants et cet homme que j'ai laissés endormis se met à tourner dans mon cœur, s'amplifie. La crainte cède la place à la panique. Déjà, le constat qui s'est imposé à moi il y a quelques minutes à peine devient caduc, comme terrassé par ce satané instinct de protection. La nécessité de laisser se dérouler le fil de l'histoire, de mon histoire, pour moi et rien que pour moi, s'efface encore et toujours derrière ce besoin viscéral de les mettre, eux, pas moi, à l'abri du manque, du vide, des questions. De la réalité, finalement.

Adossée à l'un des immenses piliers, pour repousser les émotions qui se bousculent en moi, je me concentre sur les gens qui m'entourent. Il y a quelque chose de particulier dans les gares et les aéroports : j'ai la sensation que les destins se font et se défont ici, dans ces lieux de transit. Et pourtant, les voyageurs ne se voient pas, concentrés, absorbés par leur propre périple. Je me sens différente. Je ne peux pas m'en empêcher. Il y a quelque chose de voyeur peut-être, je ne sais pas... À chaque fois, je me prends à imaginer ce qui les amène là, ou les ramène. Une dame âgée, tout près du comptoir d'enregistrement, accrochée à son petit sac à main de cuir camel, attire mon attention. Je l'ai déjà vue quelque part. Du moins, me semble-t-il, mais où ? Je ne parviens pas à m'en souvenir. Elle est petite, fine, belle encore. Une beauté naturelle, sans fard ni bijou, portée par un regard inquiet certes, mais d'une douceur infinie. Elle a l'air tout droit sortie d'un film. Ses yeux reviennent régulièrement vers le comptoir, et évitent poliment de croiser ceux des autres passagers. Je la sens réservée, discrète. Que fait-elle seule, si tôt ? Je suis étonnée de ne voir aucun bagage près d'elle. Où va-t-elle ? Ce

n'est pas commun. Je n'arrive pas à imaginer ce qu'elle fait là. Un départ, un retour ? Un problème de santé, une visite à un proche ? Mon imagination bute sur une histoire qui ne se délie pas. Mon observation continue sa route, pour s'arrêter sur un couple de jeunes gens. Ils partent en Amérique du Sud, au Chili, comme le révèle le guide accroché au sac à dos du jeune homme. Ils ont dû préparer ce voyage pendant des mois, attendre le grand jour avec impatience et pourtant je les sens tendus, distants, ils s'évitent, il n'y a pas de bonheur dans ce moment que l'on imagine normalement heureux. Non pas à cause du voyage, tout est forcément prêt. Leurs têtes doivent fourmiller d'images, de rêves, mais quelque chose ce matin entache la joie du départ, semant le trouble et le doute sur leur couple, leurs choix. Une dispute ? Mais pourquoi... le stress du grand départ ? Pas seulement. Quelque chose de plus profond. Exprimé au détour d'un prétexte. Un oubli ? Une remarque mal placée... Qui n'a pas vécu ce genre de moment ?

Toujours pas d'hôtesse en vue. Sentant mes émotions revenir à l'assaut, sous l'impulsion des souvenirs réveillés par ces jeunes, je m'empresse de trouver un autre objet d'étude. Je tombe sur un homme en jogging bleu marine, assis sur un énorme sac kaki. C'est un pompier de la ville de Paris. C'est écrit sur son baluchon. Je suis déçue, c'est bête ! Il ne servira pas de diversion à mon esprit torturé ! Rien ne se joue ici pour lui aujourd'hui. Un énième aller-retour. Il attend son tour. C'est tout.

Je reprends ma quête d'un sujet à inventer, mais la salle est vide ! Il ne reste plus que mon image floue dans les baies vitrées devant moi. Je me surprends à me prêter au jeu pour moi-même. Que verrait un autre en m'observant comme je le fais ? Une femme lasse, les traits tirés. Ni vieille, ni jeune. Entre deux âges. Entre deux vies peut-être. Elle a l'air languée, emmêlée dans les lignes de son présent. Agitée aussi. Il y a de l'anxiété, de l'angoisse peut-être même dans ses mains qui

tournent et retournent un téléphone éteint. J'en souris ! C'est exactement ça. Je suis fatiguée et inquiète, paumée sans aucun doute, le « cul entre deux vies », c'est certain ! J'appréhende autant que j'espère ce que je pars perdre ou trouver au bout du monde, dans cet ailleurs qui me sert de refuge imaginaire depuis près de trente ans maintenant. Sans parler de ce qui se passe peut-être à l'autre bout de mon téléphone, de cette presque ligne de vie qui me relie habituellement à ma famille et que j'ai coupée cette nuit de peur qu'elle ne me ramène à tout ce que j'ai choisi de fuir, au moins pour quelques jours.

Une hôtesse arrive enfin, nous salue poliment, s'installe à son poste et appelle le premier voyageur. La dame au sac camel s'avance. Elle s'éternise au comptoir. La jeune femme du couple s'impatiente et souffle derrière elle. Je ne peux pas comprendre qu'elle n'ait aucune empathie pour cette femme qui semble s'être trompée d'époque. Nous ne sommes pas pressés. Elle est visiblement désorientée. J'entends l'hôtesse lui répondre que quelqu'un va l'accompagner jusqu'à l'embarquement pour le vol pour Paris de sept heures. Nous allons au même endroit. Si elle n'avait pas été prise en charge, je lui aurais sans doute proposé de l'accompagner. Je fais ça, toujours... me mêler de la vie des autres. Je ne sais pas pourquoi. Pas par curiosité. Rien de malsain. Au contraire. Le goût d'aider, d'éclairer ! C'est un toc chez moi, incompressible, cette façon de me mêler de tout. De ne pas laisser les autres trouver les solutions par eux-mêmes. Et, forcément, cette réflexion me ramène à cet homme, chez moi. Chez nous... À ce quotidien, dans lequel je le guidais, chaque jour, sans qu'il en ait fait la demande. À cette existence que je télécommandais jusqu'à aujourd'hui et dans laquelle je le laisse, seul, ce matin. A-t-il trouvé ma lettre ?

J'entends l'hôtesse appeler « passager suivant ». Je m'avance. Elle n'est pas vraiment jolie, mais il y a quelque chose de rassurant dans l'attitude pleine d'empathie qu'elle

offre aux vies qui viennent se poser – échouer dans mon cas – sur son guichet. Je comprends la dame de tout à l'heure. On a envie de s'y raccrocher, de s'y assurer, de questionner. Je lui donne le numéro de ma réservation.

— Vous avez eu de la chance ! Le vol est complet. Vu l'heure de votre réservation, vous avez dû avoir la dernière place. Vous êtes côté hublot.

Côté hublot ! Il ne manquait plus que ça. Enfin... de toute façon, je suis terrorisée où que je me trouve dans un avion.

Elle enregistre ma demande puis se penche pour voir mes bagages et les enregistrer.

— Vous n'avez que ce sac ? Ça ne fait pas grand-chose pour un voyage en Islande en cette saison !

Elle voit mon étonnement et se reprend :

— Excusez-moi. Je me mêle de ce qui ne me concerne pas !

Comment lui en vouloir ! Elle a tellement raison. Elle poursuit :

— Par contre, je ne suis pas sûre que ce format passe en cabine. Pourriez-vous me le confier un instant ?

Je n'avais pas réfléchi à ça. Je n'ai pas réfléchi à grand-chose, en fait. Alors, le climat, les bagages ; cabine ou soute... seulement partir. Le plus vite possible. Je ne serais pas là si j'avais réfléchi ne serait-ce qu'à un centième de tout ça.

Elle écrase sans ménagement ce qui me tient lieu de bagage pour le faire entrer dans un gabarit.

— Ça devrait passer ! Serrez bien toutes les lanières histoire de ne pas impressionner les hôtesses de bord, me dit-elle avec un clin d'œil.

Je suis enregistrée, officiellement prête à démarrer mon voyage. Mes jambes manquent de se dérober. Je pars. Et, allant de pair, l'appréhension revient à l'assaut. Mais, étrangement, plus l'heure du décollage approche, plus cette sensation qui me serre le ventre diffère de celle qui siège en moi habituellement dans ce genre de situation. Rien ne ressemble plus à mon

univers connu. Ce qui m'écrase les viscères est plus proche de la tension que l'on ressent lors d'une première rencontre, à la limite de l'excitation. Comme si je partais pour un rendez-vous. Une rencontre, presque amoureuse.

Des retrouvailles.

Je me dirige vers la zone de contrôle des bagages. Devant les portiques de sécurité, les tapis roulants et les bacs en plastique, je retrouve la dame de tout à l'heure, entourée de deux agents et refusant de jeter un paquet contenant, à ce que j'en entends, un flacon de parfum. Je l'écoute expliquer que c'est un cadeau. Elle ne comprend pas en quoi ce petit rien du tout devrait disparaître dans une poubelle.

— Où peut bien être le danger ? Enfin, expliquez-moi ! Je veux voir votre supérieur !

L'agent d'accueil s'évertue à lui expliquer que les règles sont les mêmes pour tous, que les liquides sont interdits en cabine, sauf s'ils sont dans un sac transparent et fermé. Qu'il aurait fallu le mettre dans la soute.

— Mais je n'ai pas de bagage en soute ! Écoutez-moi, enfin !

C'est plus fort que moi, je passe le contrôle et m'avance vers elle. J'ai dans la poche supérieure de mon sac, par habitude, un sac transparent, avec un zip en plastique, et il n'a pas d'utilité aujourd'hui.

— Excusez-moi, Monsieur. Il me semble qu'en mettant le flacon dans un sac plastifié, cela résoudrait le problème ?

— Oui. Mais la dame n'en a pas.

— Et vous n'en donnez pas, forcément, ce serait tellement plus simple.

Il me dévisage, piqué.

— Non, rupture de stock ! me renvoie-t-il en haussant les épaules.

— Vous travaillez ici ? me demande-t-elle, inquiète.

— Non. Mais tenez, Madame, j'ai ce sac dont je n'ai pas besoin.

— Vous êtes sûre, Mademoiselle ?

Mademoiselle...

L'agent d'accueil me sourit. La femme range son paquet-cadeau dans la pochette transparente, la ferme méticuleusement et glisse le tout dans son sac à main, qu'elle ferme également avec précaution. Elle lève sur moi ses yeux noisette et me sourit. Je lui propose spontanément mon bras :

— Vous prenez le vol de sept heures pour Paris, c'est bien ça ?

Elle opine.

— Nous allons donc au même endroit. Vous m'accompagnez ?

Son sourire s'élargit. Elle rajeunit subitement, ses pupilles pétillent. Nous partons lentement vers la porte d'embarquement, à l'autre bout de l'aéroport. Rien ne presse. Nous ne parlons pas. Elle me fait confiance, se laissant guider, un sourire toujours accroché sur son visage. C'est bien ainsi. Elle est apaisée, soulagée de ne pas avoir à affronter seule ce voyage. Elle m'empêche de réfléchir aussi. Sa présence capte mon attention, canalisant mes angoisses et mes interrogations. Gagnant-gagnant. Je déteste ces concepts marketés, mais pour cette fois, je m'y retrouve. Je gagne à l'aider. De tapis roulants en longs couloirs, nous arrivons dans le grand hall d'attente.

— Nous sommes arrivées, lui dis-je en lui montrant un coin de l'espace donnant sur la porte de notre vol.

Elle me remercie plus que platement et se tourne vers la salle d'un pas hésitant. Je lui glisse doucement que c'était normal et que si elle en ressent le besoin, je ne suis pas loin. Qu'elle peut même attendre avec moi si elle le souhaite, qu'elle ne me dérange pas. Que je ne la dérangerai pas non plus. Promis.

— Vous êtes différente.

Sa voie est posée. Calme. Si ses mots semblent anodins,

sa façon de les offrir à l'autre me paraît si élégante, raffinée que je me sens presque grossière à ses côtés. Je ne comprends pas ce qu'elle entend par « différente ». Je me sens tellement... quelconque.

— Oui. Vous êtes foncièrement gentille. Il est rare de rencontrer des gens qui vous aident spontanément et gratuitement. Les gens de mon âge ont peur de se faire escroquer, vous savez. Nous nous méfions de tout le monde. Mais vous, vous êtes différente.

Elle s'interrompt un instant avant de reprendre :

— Je vous fais confiance. Et pourtant, je ne vous connais pas. Enfin, il me semble que je ne vous connais pas ! ajoute-t-elle en inclinant la tête.

Ses fossettes se plissent dans un sourire communicatif.

— J'aurais aimé que l'on fasse pour moi ce petit geste... rien de plus. Je pouvais vous aider, je l'ai fait, je n'ai pas réfléchi, lui dis-je en lui rendant son sourire.

— Merci encore. Ne changez pas ! me dit-elle en allant s'asseoir à deux sièges du mien.

À côté. Pas en face, comme pour respecter ma bulle. Les gens de cette génération ont appris à respecter l'espace des autres. Ni trop près ni trop loin, sa prévenance me touche.

CHAPITRE II

EXCEPTION À LA RÈGLE

Octobre 2014, Nantes

Mes yeux quittent cette femme pour aller se perdre derrière elle, sur le tarmac, dans le ballet des hommes, des avions, des véhicules en tout genre. Toute cette circulation finit par en paraître presque naturelle tant elle est fluide, continue. Un corps vivant, un cœur dispatchant le sang et l'oxygène dans les organes. Je me laisse bercer par ce mouvement perpétuel, repensant à ce qu'il vient de se passer.

Elle a raison, au fond. Je suis différente, je me sens perdue dans ce monde du chacun pour soi. Je repense à ses mots, à ses remerciements, et je ne peux m'empêcher de trouver absurde d'être tant remerciée pour si peu, pour rien finalement. Comment l'entraide, la politesse peuvent-elles constituer des faits d'exception, des faits que l'on souligne... ? Ce monde me sidère. Qui peut laisser ainsi les autres en difficulté sans ressentir ce besoin incompressible de les soulager ? Je n'aurais pas aimé, à son âge ou au mien, me retrouver seule pour affronter un système sans humanité apparente ni personne pour m'aider à le déchiffrer.

Mon esprit glisse de cette situation si anodine à une lecture terminée quelques semaines auparavant. Je repense à un chapitre du *Petit traité de vie intérieure* de Frédéric Lenoir qui évoquait la « Règle d'or » : « Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'ils te fassent. » Oui, bien sûr, une évidence. Que ce soit érigé en tant que règle, d'or de surcroît, m'était alors apparu comme un non-sens. Naïve ! J'ai toujours été consciente que pour beaucoup elle ne s'imposait pas, mais pour moi il en était autrement. Ce précepte n'était pas seulement un principe, il présidait à ma vie. Un accord tacite entre ma conscience et moi. Un impératif guidant mes choix, mes décisions, justifiant du coup que dans bien des cas, j'accorde la priorité à ce qui était convenable pour l'autre et non pas au meilleur pour moi. Peut-être le fondement de ce que je vis aujourd'hui, à bien y réfléchir. Mais là, maintenant, je comprends que mes évidences d'hier se sont évanouies. Je commence à en comprendre les limites et les travers, peut-être justement parce que je les touche du bout du cœur. Et, avec le recul de l'expérience, cette si belle idée m'apparaît finalement... simpliste. Presque dogmatique. Propre à des discussions philosophiques de comptoir. Oui, pourquoi pas ? Se choisir ou respecter l'autre. Se respecter tout en respectant l'autre, la liberté de l'un, la sécurité de l'autre... café philo à six heures du matin seule avec moi-même face au tarmac qui s'étend à mes pieds !

Ne pas faire à autrui ce que l'on ne voudrait pas pour soi... oui, bien sûr. Ne pas blesser, ne pas mentir, ne pas voler... Je n'aurais jamais imaginé pouvoir délibérément blesser, mentir, trahir. Encore moins excuser ou justifier pareils comportements. Ma vie jusque-là, si nette, si droite, sans repli ni tache, m'apparaît d'une criante candeur, d'une naïveté presque inquiétante. Malgré tous les murs que je m'étais acharnée à bâtir entre les détours de la nature humaine et moi, non, je n'ai pas su, pas pu, m'en tenir à ça. Contrairement à tous

mes beaux principes, l'humain, l'imprévisible, l'involontaire en moi ont gagné. Et il me faut maintenant me réinventer, apprendre à assumer celle que je suis aujourd'hui, les jours qui m'y ont amenée, et ceux qui suivront.

Ma voisine tousse discrètement. Je la regarde, elle me répond par un petit geste. « Tout va bien », me dit cette main si douce, si frêle. Une main gauche, sans alliance. Surprenant. Tout autant que cette absence de bagage. Cette femme et son histoire m'intriguent.

CHAPITRE III

DU FOND DES YEUX

Quelques mois plus tôt. Février 2014, Nantes

Attendant mon tour, perdue dans mes pensées, je préparais mentalement cette journée qui s'annonçait, semblable aux autres. Éternelle course contre la montre. Réunion comme chaque vendredi à huit heures trente avant de reprendre le travail, puis rendez-vous avec mon directeur dans l'après-midi pour officialiser mon embauche au poste de kinésithérapeute dans le centre de rééducation fonctionnelle au sein duquel j'avais cumulé les contrats à durée déterminée. Après, ce serait l'enchaînement classique : footing pour attraper le tram, retrouvailles à la sortie de l'école, course-poursuite jusqu'au parc, discussions polies avec les mamans des copains, retour chez nous, préparation du repas, bain, dîner, lavage des mains, histoires, bisous, lavage de dents, bisous, pipi, bisous, au lit, un dernier bisou chacun et enfin remise en ordre du champ de bataille ! Une journée comme les autres. Ni plus ni moins.

Comme tous les matins, j'avais déposé mes deux garçons à la garderie de leur école maternelle. Bastien était habitué, mais pour Malo, c'était une autre histoire. Je m'étais efforcée

de partir sans me retourner. Ne pas compliquer un peu plus pour lui ces départs matinaux déjà difficiles. Il était si petit. Et si grand désormais ! Si loin de ce tout petit bout que je tenais au creux de moi il y avait à peine quelques mois... Du haut de ses trois ans, il me répétait chaque matin : « À trois ! Un dernier bisou et pas de colère. » Et nous comptions ensemble jusqu'à trois, sur ses si jolis petits doigts potelés. Il embrassait ma joue et je tournais les talons. Ce matin, tout fier, il avait crié juste avant que je ne passe la porte de l'école :

— T'as vu ? La colère, elle est pas venue !

Je m'étais retournée, un sourire plein de larmes et de fierté étalé sur mon visage. Je lui avais envoyé un baiser avec ma main qu'il avait attrapé au vol et mis dans sa poche :

— Au cas où elle revient, la colère, je garde le bisou.

Depuis quelques mois déjà, il allait à l'école, « comme mon frère », me disait-il fièrement en passant le portail vert bouteille. Mais malgré ses tentatives courageuses de faire comme son aîné, qui lui maintenant s'enfuyait retrouver ses copains sans même se retourner après m'avoir donné un bisou furtif qui généralement atterrissait sur mon oreille ou mon manteau, les séparations du matin restaient pour Malo un moment que nous appréhendions tous les deux. Parfois, emporté par ses émotions d'enfant, il se laissait déborder dans une crise si dure, pour lui et pour moi, que nous avions décidé ensemble d'un nouveau rituel. Il apprenait à dépasser son angoisse de me voir partir et j'apprenais à couper ce cordon qui nous avait reliés si intensément quand il grandissait en moi. Le compte à rebours, le bisou et le départ. Depuis, le changement s'opérait. Il avait passé un cap. Mon tout-petit prenait son envol. Et moi, je continuais ma route.

En sortant de l'école, j'avais mis mes écouteurs sur les oreilles. Un gros casque, qui me servait autant à me plonger dans la musique qu'à me protéger du froid et de la réalité de la ville qui s'éveillait, m'isolant dans un monde sur mesure.

Exceptionnellement, je m'étais arrêtée à la boulangerie, pour acheter des viennoiseries pour la réunion. Convivialité oblige, une titularisation après deux années de contrats courts se partage et se fête.

Je patientais derrière un homme. À peine un peu plus grand que moi. Un casque à son bras. Il attendait le retour de la commerçante partie chercher quelque chose à l'arrière de la boulangerie. Il se retourna. Peut-être interpellé par un bruit au-dehors. Ses yeux s'arrêtèrent sur moi. Ou, devrais-je dire, en moi. Nos regards s'accrochèrent. Comme cela arrive des centaines de fois chaque jour. Mais cette fois-là, c'était autre chose. Je sentis mon cœur accélérer. Il fit volte-face brusquement, comme gêné de cette incursion en zone inconnue, pour se retourner, à nouveau, une poignée de secondes plus tard. Comme pour vérifier si j'étais encore là, et replanter ses yeux dans les miens. Un peu plus loin.

La boulangère nous sortit de cet instant suspendu :

— Un croissant. Ce sera tout, Monsieur ?

Il hocha la tête, régla et fit demi-tour pour partir.

Au moment où nos regards se rejoignirent pour la troisième fois, un sourire passa dans ses yeux. Il eut ce geste, insignifiant peut-être, mais qui me troubla si profondément et si durablement. Il eut ce petit sourire respectueux, assorti d'un hochement de tête et d'un clignement des yeux entendu. Un salut d'un autre temps, si empreint de respect. Vieux jeu. Anodin. Mais, en moi, une porte s'ouvrit.

Découvrez Indigraphe

Chez Indigraphe, nous pensons que les histoires qui font rêver et les personnages auxquels nous pouvons nous identifier suscitent notre enthousiasme et nous invitent à nous mettre en mouvement. Nous œuvrons à partager des récits inspirants qui améliorent la compréhension de soi, afin d'être acteur de sa vie et des transformations que l'on souhaite y apporter. Nous nous consacrons à encourager l'écriture, à publier et à étendre la diffusion d'une littérature authentique, suscitant le plaisir tout en constituant un creuset d'inspiration pour le lecteur.

QUELLE EST L'ORIGINE DU NOM INDIGRAPHE ?

Indigraphe provient de la contraction d'indigo et de graphe. Dans l'univers spirituel, le bleu indigo est la couleur que l'on associe à la conscience de soi, à l'intuition et à la sagesse. Elle est une invitation au voyage, renfermant des trésors sacrés. Nous sommes libres de créer en toute harmonie, ici et maintenant. Graphe, quant à lui, nous arrive du grec ancien *graphein* et signifie « écrire ». Cela représente notre désir ardent de partager de la connaissance et de diffuser de l'amour à travers les livres.

QUE SIGNIFIE LE LOGO ?

L'indigo, la tonalité principale, n'a désormais plus de secrets pour vous. L'orange est fondamental car c'est la couleur de l'action. Réfléchir en pleine conscience sans se mettre en mouvement ne sert à rien. Ensuite, les lettres d'Indigraphe ainsi dessinées sont l'allégorie de la chaîne du livre ; comme si chacune en représentait un maillon. Le fil ondulé symbolise le lien qui les unit. Travailler ensemble, les uns pour les autres, les uns avec les autres. Colorer la première et la dernière lettre met d'une part en lumière les initiales de cette devise que nous aimons, « L'édition inspirante », et d'autre part, cela affiche notre volonté de revaloriser chaque bout de cette chaîne, autrement dit l'auteur et le libraire. Enfin, le mouvement vers le haut sur le second « i » sert à montrer qu'il nous faut prendre de la hauteur et mettre en évidence « IND », les trois premières lettres de notre nom qui clament que nous sommes une maison d'édition indépendante.

Nous vous souhaitons de belles lectures avec les auteur.e.s Indigraphe.

Table des matières

CHAPITRE I	
PEUR DE MON OMBRE	9
CHAPITRE II	
EXCEPTION À LA RÈGLE	23
CHAPITRE III	
DU FOND DES YEUX	27
CHAPITRE IV	
JEUX DE MIROIRS.....	31
CHAPITRE V	
PERSISTANCE RÉTINIENNE	37
CHAPITRE VI	
ENTRE LES LIGNES	39
CHAPITRE VII	
À LA CROISÉE DES CHEMINS	47
CHAPITRE VIII	
PENTE DOUCE.....	51
CHAPITRE IX	
LE CHAMP DES POSSIBLES.....	55
CHAPITRE X	
TROUVER SA PLACE	59
CHAPITRE XI	
FORÊT INTÉRIEURE	69
CHAPITRE XII	
DÉPLACER LES MONTAGNES.....	79
CHAPITRE XIII	
COURIR APRÈS MON OMBRE.....	89
CHAPITRE XIV	
AU BOUT DU COMPTE.....	93
CHAPITRE XV	
AU BORD DU GOUFFRE	101
CHAPITRE XVI	
À CŒUR OUVERT.....	109
CHAPITRE XVII	
DROIT DANS LE MUR.....	115
CHAPITRE XVIII	
AU-DELÀ DES APPARENCES	119
CHAPITRE XIX	
CORPS ET ÂME.....	123

CHAPITRE XX	
EN MON ÂME ET CONSCIENCE	131
CHAPITRE XXI	
OMBRES CHINOISES.....	135
CHAPITRE XXII	
AU NOM DU PÈRE	141
CHAPITRE XXIII	
BRUITS DE COULOIR	149
CHAPITRE XXIV	
MADELEINES.....	165
CHAPITRE XXV	
À PAS COMPTÉS.....	173
CHAPITRE XXVI	
FACE À FACE.....	197
CHAPITRE XXVII	
LÂCHER LA PROIE POUR L'OMBRE	209
CHAPITRE XXVIII	
CHAISE VIDE.....	215
CHAPITRE XXIX	
LES MOTS DES AUTRES.....	221
CHAPITRE XXX	
TRAIT D'UNION.....	225
CHAPITRE XXXI	
LES MAUX DU CŒUR	229
CHAPITRE XXXII	
L'OMBRE AU TABLEAU.....	243
CHAPITRE XXXIII	
À CONTRE-COURANT	251
CHAPITRE XXXIV	
LA PART DE L'OMBRE.....	259
CHAPITRE XXXV	
LE SENS DU VENT	279
CHAPITRE XXXVI	
SOUS LES CENDRES.....	291
CHAPITRE XXXVII	
DE L'OMBRE À LA LUMIÈRE.....	295
ANNEXES	307

